Pierrette
Fleutiaux

Les amants imparfaits

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Paris, juin 2001 : trois jeunes gens soupçonnés de meurtre comparaissent devant un juge d'instruction. Il s'agit des jumeaux Léo et Camille, dix-sept ans, issus d'une famille très fortunée domiciliée un peu partout dans le monde, et de leur ami, Raphaël, vingt ans, originaire d'une petite ville de province et fils d'une employée de mairie.

Ils se sont connus à l'âge de six et neuf ans respectivement, dans cette même petite ville où vivent les grands-parents des jumeaux.

L'audition des témoins et le récit de Raphaël révéleront le secret de Léo et Camille et l'histoire des amants imparfaits.

Récit d'une fascination de l'un par les deux autres, de solitudes partagées dans l'oubli de la loi sociale et sous la férule d'un Eros devenu vengeur, étrange dérive à trois dans un monde désormais sans repères, ce roman, par-delà la variation superbe qu'il constitue sur le thème de la gémellité et du double, narre l'irrésistible prise de pouvoir, sur un être jeune et vulnérable, d'un authentique sortilège.

En forme de "ré-initiation" aux illuminations premières, *Les Amants imparfaits*, en convoquant l'absolu du désir assassiné par un temps mortifère, relève sans doute tout autant d'une méditation sur les paradis perdus et les utopies que d'un questionnement sur l'innocence et la dépravation.

"DOMAINE FRANÇAIS"

PIERRETTE FLEUTIAUX

Lauréate du prix Femina en 1990 pour son roman Nous sommes éternels*, Pierrette Fleutiaux est l'auteure d'une œuvre de fiction de tout premier plan. Elle a fait paraître des romans et des nouvelles chez Gallimard, ainsi que des romans pour la jeunesse.*

En 2001, Actes Sud a publié Des phrases courtes, ma chérie*, qui a connu, tant sur le plan critique qu'en librairie, un remarquable succès.*

DU MÊME AUTEUR

DES PHRASES COURTES, MA CHÉRIE, Actes Sud / Leméac, 2001 ;
prix des Bibliothécaires ; Actes Sud, "Babel", 2003.
L'EXPÉDITION, Gallimard, 1999 (Folio n° 3405).
ALLONS-NOUS ÊTRE HEUREUX ?, Gallimard, 1994 (Folio n° 2890).
SAUVÉE !, Gallimard, 1993 (Folio n° 2719).
NOUS SOMMES ÉTERNELS, Gallimard, 1990 (Folio n° 2413) ;
prix Femina.
HISTOIRE DE LA CHAUVE-SOURIS (avant-propos de Julio Cortázar),
Julliard, 1989 ; Gallimard, 1991 (Folio n° 2445).
MÉTAMORPHOSES DE LA REINE, Gallimard, 1984 (Folio n° 2183) ;
Goncourt de la nouvelle.
LA FORTERESSE, Julliard, 1979.
HISTOIRE DU TABLEAU, Julliard, 1977 ; Gallimard, 1991 (Folio n° 2447).
HISTOIRE DU GOUFFRE ET DE LA LUNETTE, Julliard, 1976 ; Actes Sud,
"Babel", 2003.

Pour la jeunesse

TRINI A L'ÎLE DE PÂQUES, Gallimard Jeunesse, 1999.
LE CHEVAL FLAMME, Calmann-Lévy / Réunion des musées nationaux,
1998.
TRINI FAIT DES VAGUES, Gallimard Jeunesse, 1997.
LA MAISON DES VOYAGES (avec Alain Wagneur), Gallimard Jeunesse,
1998 ; prix "Lire au collège" ; film la 5e et le CRDP.
MON FRÈRE AU DEGRÉ X, L'Ecole des loisirs, 1994.

© ACTES SUD, 2005
ISBN 978-2-330-00840-6

© Leméac Editeur Inc., 2005
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 2-7609-2485-8

PIERRETTE FLEUTIAUX

LES AMANTS IMPARFAITS

roman

ACTES SUD

“Nous ne parlerons pas de nos parents”, ont-ils dit. Ensemble. A moins que ce ne soit Camille qui l’ait dit à Léo, ou encore Léo à Camille.

Aussitôt ils ont ajouté, à mon adresse : “Il n’y a que nous trois, tu comprends.”

Ensemble, ou l’un après l’autre. Ces deux-là cultivent l’art de vous égarer, j’ai mis un certain temps à le comprendre. Ne se ressemblent-ils pas comme deux gouttes d’eau ? Ils avaient seize ans, moi dix-neuf donc, c’était dans des temps très anciens, il y a quelque cinq ou six ans. Ils voulaient que je sois le scribe de leur vie, à défaut d’être leur jumeau. Nous coucher tous les trois dans leur beau cahier à papier parchemin, encordonnés par nos mots de gamins. Je suppose que je le voulais aussi.

“Les parents n’existent pas, punkt.” Dont acte, ai-je pensé. Mais on verra bien, mes agneaux, lequel de moi ou de vous deux gagnera. Parce qu’il s’agit maintenant d’un combat entre nous, d’un combat posthume, j’expliquerai cela plus tard, je suis trop pressé maintenant. Le temps est lié aux mots, combien de secondes pour un mot écrit, combien de secondes pour le temps entre les mots, combien d’heures pour le temps entre les phrases, et de semaines entre les pages ? Je ne sais pas, je suis ignorant, et très jeune, plus jeune qu’eux, qui avaient pourtant trois ans de moins que moi. Ils m’ont

épouvantablement embrouillé, voilà, mais je leur ferai la peau.

Nous ne parlerons pas de nos parents, ai-je dit qu'ils avaient dit. J'ai remplacé "on" par "nous", tant pis si cela ne leur plaît pas. "On parlera pas des parents", voilà ce qu'ils ont dû dire, et de même "fais pas chier, il y a que nous trois, le reste c'est des conneries". Est-ce important ? Ils pouvaient être d'une politesse raffinée aussi, et ils ne se ressemblaient plus tant que cela vers la fin. Voici maintenant qu'ils m'embrouillent à rebours. Est-ce important, les paroles exactes ? Je ne sais pas. Je changerai peut-être plus tard. Et je suis bien content de commencer mon affaire (mon rapport, mon histoire, mon truc ?) par leurs parents justement. Passons.

J'étais à Bamako cet hiver, en train de traîner mes savates avec ma mère à moi, qui y avait été envoyée par l'association France-Mali de notre ville. Cet hiver, c'est-à-dire il y a plusieurs années déjà. J'avais vu une pancarte qui annonçait une rencontre d'écrivains francophones au Palais de la culture. J'ai laissé ma mère au marché des breloques, peaux et tambours, j'ai pris un taxi et j'y suis allé. Autant me renseigner avant de me lancer à fond dans mon entreprise. Me renseigner rétrospectivement, à l'époque bien sûr il n'était pas encore question d'écriture, sinon pour mes devoirs au lycée et ce que les jumeaux m'obligeaient à consigner dans leur foutu cahier superluxe. Mais je m'emballe encore, le cahier est venu plus tard. Peu importe, le Mali pour l'instant.

J'avais surtout envie de monter dans une voiture, de partir tout seul quelque part, ma mère comprenait cela, elle avait peut-être envie de se promener seule elle aussi, sans un grand garçon morose en remorque. La portière du taxi tenait par un fil de fer, les roues semblaient prêtes à se

débiner, tout sautait et bringuebalait, fenêtre bloquée, rien à quoi se raccrocher, cahots, bosses et trous d'eau, et pourtant ça roulait, j'étais en transe. Une chose cassée, bricolée et qui allait, allait même à fond de train. Comme moi, je suppose. Trouille et prophétie. Ce taxi me secouait la tête, un vrai transport au cerveau, j'aurais pu continuer à travers toute l'Afrique, mais le chauffeur m'a lâché sur la route jaune. Le congrès des écrivains, donc.

Je suis arrivé en plein milieu d'un colloque. Ils étaient cinq ou six plus l'animatrice, en face du public sous la tente. Le public n'était pas très fourni, mais les paroles étaient abondantes, les paroles bourdonnaient dans la chaleur. Il y avait une sorte de bagarre entre deux des écrivains, je n'arrivais pas à en saisir l'enjeu, j'ai commencé à sentir ma vieille anxiété qui me tombait dessus, jusqu'au moment où une jeune femme a pris la parole inopinément. Elle était parmi les écrivains mais personne ne semblait s'occuper d'elle. Une jolie fille, très brune, indienne peut-être, je n'ai aucun discernement là-dessus. Elle a levé la main, les parleurs ont pris conscience de sa présence, ils se sont tus, polis tout de même, ai-je remarqué, et j'ai eu le ventre tordu soudain.

Que disait-elle exactement ? Mon esprit fuyait. J'avais honte, on ne dit pas des choses comme ça. Les choses qu'elle dit, c'est pour des gamins comme moi, les écrivains ne pensent pas, ne parlent pas comme ça. Elle avait dit "c'est bien beau vos discussions, moi je n'ai qu'une idée en tête quand je commence à écrire, est-ce que je vais arriver à faire cent pages, vous ne le dites jamais, ça ! Cent pages, c'est dur, c'est fatigant !" Je n'avais pas besoin de m'en faire pour elle, elle était d'une telle drôlerie, d'une telle pertinente drôlerie que les rires ont fusé. A ce moment, il y a eu un souffle de vent,

la toile s'est mise à faseyer au-dessus de nos têtes, une corde s'est relâchée sur le côté, et toute la toile est descendue d'un coup, s'arrêtant juste au-dessus de nos têtes comme un parachute inversé, balançant doucement dans ce qui restait de vent, c'était un beau moment.

Je voudrais que cela se passe ainsi pour moi, un signe sur ma tête quand je m'adresserai à mon public. Pas mon aréopage d'avocats, éducateur, juge, psychologue et autres, que j'espère bien ne jamais revoir, mais le vrai public, le public de l'âme auquel chacun aspire. La fille s'appelait Natacha quelque chose, Natacha suivi d'un nom compliqué que je n'ai pas retenu, mais je pourrais le retrouver si je le voulais, si je n'étais pas si pressé. C'était à Bamako, au Mali, oui je l'ai dit, ma première expérience d'écrivain.

Ecrivain par procuration, parce que, immédiatement, j'avais glissé au côté de cette fille, Natacha donc. Dès qu'elle a levé la main, dès que les autres, interloqués, se sont tournés vers elle, je suis devenu Natacha, j'étais cette jeune écrivaine au milieu de tous ces mâles durs à cuire (je ne me sentais pas de leur tribu, il faut croire), qui prenait la parole pour la première fois peut-être, quoi qu'elle dise, ce seraient mes paroles, je les avais déjà endossées. "Cent pages, c'est fatigant, vous ne le dites jamais !" Elle avait réussi à les faire, elle, ces cent pages, et les cent pages (suivies de quelques dizaines d'autres, mais, disait-elle, après ça va mieux, on tient son livre) avaient même réussi à trouver un éditeur, et pas n'importe quel éditeur, et donc moi, qui n'étais rien encore, que l'ami de Léo et Camille (et de ce mot "ami" on ne peut même plus être sûr, n'ai-je pas plutôt été leur pourvoyeur, leur témoin, leur souffre-douleur, le garde-fou de leurs peurs ?), donc moi qui n'avais

pas encore écrit une page, pas même imaginé que j'écrirais une page un jour, soudain j'ai eu l'intuition (oh très fugitive, inscrite pour une révélation future) que j'allais sûrement en écrire cent, que c'était comme déjà fait.

C'était fatigant, oui, c'est pour cela que je n'avais pas encore commencé, parce que j'étais fatigué *à rebours et à l'avance*, Léo et Camille m'avaient fatigué, j'en prenais conscience là, sous la toile de tente descendue au-dessus de ma tête à me frôler les cheveux, à me caresser les cheveux, et la peau de mon crâne se soulevait pour accueillir ce frôlement, comme s'il s'agissait d'un signe venu du ciel. Léo et Camille m'avaient horriblement fatigué, et ce n'était pas seulement parce qu'ils étaient eux-mêmes, Léo et Camille, mais parce qu'ils étaient aussi des personnages de ces cent pages que je n'avais pas encore écrites, voilà la révélation qui m'était faite, et qu'en plus de la fatigue de les avoir connus en chair et en os et tels qu'en eux-mêmes, il y avait la fatigue anticipée, obscurément anticipée, de les connaître comme personnages, de les débusquer enfin, de les retourner du dedans vers le dehors, oui, de leur faire la peau.

Donc, m'ont-ils raconté un jour, ils étaient sous le lit de leurs parents, dans la grande chambre de ce grand appartement qu'ils avaient occupé à New York au sommet d'un immeuble d'où l'on voyait le parc et les deux fleuves, appartement que je ne connaîtrai jamais, je peux l'inventer à mon aise, d'après les dessins que m'en a faits Léo et ce que j'ai pu deviner des goûts de leur mère, madame Van Broeker, qui était hollandaise, très belle et riche et autoritaire, et charmante en fin de compte, il faut bien le reconnaître. La chambre des parents, de madame Van Broeker et de son

mari Bernard Desfontaines, dont elle portait aussi le nom, donnait sur East River, mais de la cuisine derrière on voyait les deux tours du World Trade Center. Il y avait deux vastes baies, le lit était plus grand que king size, m'ont expliqué Léo et Camille, probablement deux queen size côte à côte, ce qui ferait un lit de deux mètres quatre-vingts de large, donc nécessairement plus large que long, car sur la longueur il ne faisait que deux mètres, ce dont ils étaient sûrs, ce lit leur ayant régulièrement servi à se mesurer. Ils se mettaient l'un au bout de l'autre et seuls la tête ou les pieds dépassaient, or à l'époque ils ne pouvaient faire chacun guère plus de un mètre cinquante, mais finalement ils se sont souvenus que le lit était un Californian king size, qu'est-ce que je pouvais dire, je ne connaissais que les lits simples et lits doubles de chez nous.

Je n'avais jamais fréquenté ce pays où on dormait dans un lit de reine ou un lit de roi, je subodorais que le lit royal californien était encore une de ces merveilles qui ne pouvaient se trouver que dans l'entourage de Léo et Camille. Oh, leurs merveilles m'enrageaient, et m'enrageaient d'autant plus qu'ils n'y prêtaient aucune attention, eux les petits princes gâtés et solitaires.

Il faut expliquer ceci concernant Léo et Camille : cette méthode de calcul qu'ils avaient mise au point. S'ils se pesaient, ils le faisaient ensemble, grimpant sur la plaque de verre de leur balance en se tenant par les bras. Si ensuite on leur demandait le résultat, ils le donnaient tel quel et, si on insistait, ce n'est que d'extrême mauvaise grâce qu'ils consentaient à diviser le nombre par deux. Inutile de leur suggérer qu'une telle division ne correspondait peut-être pas à la réalité. De même, ils se mesuraient en grimpant l'un sur l'autre dans les toilettes, l'un montant sur les épaules de l'autre

– resté les pieds au sol – à partir du siège, puis faisant une marque légère au crayon avec une règle tendue entre la tête supérieure et le mur. Ensuite, il leur fallait mesurer la tête inférieure, l'additionner au premier nombre, effacer la première marque et inscrire au-dessus l'autre marque, celle de leurs deux corps superposés (plus la tête, bien entendu). Après quoi, ils allaient vérifier leur résultat le long du lit de leurs parents.

Madame Van Broeker connaissait ces bizarreries, mais elle les trouvait au pire agaçantes, au mieux amusantes et elle ne s'en inquiétait pas. On s'inquiétait peu chez les Van Broeker-Desfontaines, le maître mot chez eux était "amusant". Léo et Camille étaient amusants, nul doute là-dessus. Moi, je ne l'étais pas.

Donc ils étaient dans la chambre de monsieur et madame Van Broeker-Desfontaines, à se mesurer une fois de plus, à l'aune de ce lit de leurs parents, à renifler la moquette, à essayer toutes les reptations et torsions possibles dans cet espace relativement large mais peu haut, à se mettre l'un sur l'autre, dos sur dos d'abord, pour voir si dans cette superposition le dos supérieur touchait le dessous du sommier, puis ventre sur ventre pour déterminer alternativement ce qu'on voyait du sommier et du sol avec le nez dessus, et ainsi de suite (ils avaient le goût de la systématisation) lorsque leur mère est entrée. Je crois sincèrement que cela, ils ne l'avaient pas prévu. Madame Van Broeker avait pour principe général de ne pas admettre ses enfants dans la chambre conjugale. Quelquefois les aînés, lorsqu'elle désirait avec eux une discussion privée et importante, telle que le mariage de l'une ou la carrière de l'autre. Mais en aucun cas Léo et Camille, qui étaient trop jeunes, trop imprévisibles, et avec qui on ne pouvait avoir d'importante discussion privée.

Ils s'étaient recroquevillés au centre de l'espace sous le lit, l'un contre l'autre afin que rien n'accroche la vue au cas où leur mère se serait penchée, ce qu'elle a fait justement, se débarrassant d'abord de ses chaussures, puis les ramassant pour les jeter dans le dressing. Elle a ensuite retiré son collant, qui s'est déposé sur le bord du lit, elle s'est allongée, petits remuements, puis silence. L'une des jambes du collant pendait à quelques centimètres de leur tête, la pointe gardant encore parfaitement la marque du pied de leur mère, impossible de résister, m'ont-ils dit, on avait l'impression qu'il demandait à être chatouillé, ce pied de nylon ou de soie. Ils ont tendu la main vers la partie incurvée de l'immatériel pied, l'ont effleurée, le nylon ou la soie a bougé très légèrement et, m'ont-ils assuré, à ce moment précis un petit gloussement s'est fait entendre au-dessus d'eux, comme si le pied de leur mère avait été véritablement chatouillé.

Cela leur a suffi pour qu'ils s'attribuent des pouvoirs magiques. "Nous avons des pouvoirs", me disaient-ils avec ce mélange d'arrogance et de naïveté qui me stupéfiait. Au début, je haussais les épaules. "Tu ne nous crois pas, parce que tu ne sais pas d'où nous viennent ces pouvoirs." Non, je ne le savais pas et me fichais de le savoir, insistais-je. Que leur mère ait soupiré ou même gloussé (elle avait le rire facile) au moment même où de petites mains chatouillaient la pointe du bas déserté de son pied de chair, c'était une coïncidence, pas même particulièrement marquante. Mais ce n'était pas une coïncidence pour Léo ou Camille. Pour eux, tout avait un sens, une logique bien à eux, tout intérieure, si j'avais su à quel point intérieure.

Sous le lit, à quelques centimètres de leur tête, pendait le bas de leur mère. Et puisque ce bas se

laissait si bien chatouiller, l'un (ou l'autre) s'est mis à le tirer doucement. Millimètre par millimètre descendait le bas, jusqu'à ce que soudain il chute tout entier, la première jambe entraînant la seconde, sur la moquette couleur ivoire, en un petit tas soyeux à quelques centimètres de leur visage. Ils auraient pu le laisser là, permettant ainsi à l'ordre naturel des choses de sauver les apparences, car il n'y aurait rien eu d'extraordinaire à ce que ce collant, négligemment posé au bord du lit, finisse par tomber en tas sur le sol. Mais ce petit tas rosé les narguait, il a fallu qu'ils s'en emparent, qu'ils le fassent disparaître sous le lit, et c'est cette appropriation contre l'ordre naturel (l'inertie des choses tombées) qui a déclenché ce qui s'est passé ensuite et qui n'a cessé de les poursuivre, les éclaboussures en rejaillissant jusqu'à moi, à des milliers de kilomètres de distance, dans une parabole qui est venue me chercher bien plus tard jusqu'au Mali, pendant que j'écoutais une jeune écrivaine inconnue, et qui les a soudain dressés en moi comme les amis qu'ils étaient (à ce moment pas encore ex-amis) et en même temps, plus obscurément, comme personnages dans des pages qui devaient être au nombre de cent, disait Natacha, cent d'abord, ensuite on voit.

Dans le collant, dans ce double bas lové comme un serpent sur la moquette, étaient contenues les cent pages.

Ils ont fait glisser le bas jusqu'à eux sous le lit, m'ont-ils dit, ils l'ont humé, étiré, l'ont fait tourner sur leurs poignets, glisser sur leurs jambes, se sont entortillés tous les deux avec lui, leur mère s'était endormie, ils faisaient peu de bruit, souples comme ils étaient, et sournois et si bien accordés que pas un geste de l'un ne heurtait un geste de l'autre. Ils entendaient leur mère respirer avec parfois de

petits grognements qui venaient du profond de son sommeil, l'animal en elle libéré de la férule de l'esprit se prélassant à son aise sur le lit, tandis qu'eux dessous jouaient comme de petits chats, des lionceaux plutôt, mais le bas les énervait, ils savaient que bien vite il faudrait le retourner à sa place, ils ne voulaient pas être découverts.

La fâcherie n'aurait pas été bien grande, ils étaient encore de trop peu d'importance aux yeux de leurs parents pour encourir une peine grave, et c'est justement pour cela qu'ils ne voulaient pas être découverts, ai-je fini par deviner. Je croyais que c'était la peur qui les avait tenus ainsi cachés sous le lit de leur mère, mais je m'étais trompé du tout au tout : Léo et Camille n'avaient peur d'aucune personne vivante, leur chemin ne passait pas par ce genre de peur, mais bien ailleurs, et je le découvrais par fragments, rarement là où je l'aurais situé.

Si leur mère les avait entendus et expulsés de la chambre avec quelques reproches et ordre de n'y plus revenir ou, pis encore, si elle les avait pris avec elle sur le lit pour les câliner, ce qui devait bien arriver de temps à autre tout de même, leur petite aventure aurait perdu tout son lustre, les aurait renvoyés à leur quotidien, à leur statut d'enfants ordinaires, et cela justement leur était impossible. Il se passait pour eux quelque chose d'important, qu'il leur fallait protéger.

Le bas était le danger, mais c'était aussi le salut, ou plutôt c'était la voie. Ils le tripotaient en tous sens, le mordillaient, s'en ligotaient et déligotaient, ils vivaient une passion là-dessous, ils étaient "télécommandés" m'ont-ils dit, ils ont mis leur tête dans la partie la plus large, celle du bassin, se faisant ainsi un masque double, ils se sont même étranglés l'un l'autre, l'un passant la jambe du bas

autour de son cou et l'autre tirant comme il le pouvait des deux côtés, pour voir, pour rire, pour compter jusqu'où on pouvait aller, eux qui aimaient tant compter. Mais ça ne les a pas fait rire, finalement, ce simulacre d'étranglement, ni le premier, celui de Léo étranglé par Camille, ni le second, celui de Camille étranglée par Léo, auquel il leur a bien fallu se livrer malgré l'étrange déplaisir du premier essai, parce qu'ils faisaient toujours tout à égalité.

Ce bas autour de leur cou leur a fait une impression terrible, et c'est alors que s'est produit pour la seule et unique fois l'événement qui n'aurait pas dû se produire, c'est alors qu'ils ont accompli l'acte qui devait marquer leur comportement jusqu'au bout, "bah on a couché ensemble", a dit Léo, "mais vous étiez trop jeunes", ai-je protesté, "je sais pas, a dit Camille, mais il a sorti son truc qui était très dur, et moi je l'ai poussé entre mes jambes, comme à la télé", a-t-elle ajouté. Si vous voulez, mes agneaux, ai-je pensé, je n'y étais pas, et vous pouvez fabuler tant que vous voulez. Mais c'était bien possible après tout, et maintenant je le crois. Camille a eu ses règles peu de temps après, elle avait douze ans, donc. Et l'année suivante ils sont revenus en France, pour leur second grand séjour, chez leurs grands-parents Desfontaines, à Bourgneuf, dans la petite ville d'où moi je n'avais encore jamais bougé.

Ensuite leur mère s'est réveillée, ils l'ont observée en train de marcher de-ci de-là dans la chambre, du moins ils ont observé ses pieds, très attentifs, ont-ils dit, comme s'ils avaient une dette à l'égard de leur mère, dans ce cas précis à l'égard de la partie de leur mère qui leur était visible, c'est-à-dire ses pieds, jolis plutôt, larges, fermes, avec de bons orteils solides aux ongles carrés et vernis de carmin,

et pour seul défaut une protubérance de l'os sur le gros orteil, ainsi que des épaississements cutanés de forme presque circulaire sur les petits doigts de chaque côté, des cors, se sont-ils dit tout étonnés, car ils avaient toujours entendu leur mère se plaindre de ces saletés mais sans savoir à quoi cela ressemblait au juste. Et ils étaient maintenant très intéressés de voir ces cors à quelques centimètres de leur figure, ils avaient oublié leur acte bizarre ou du moins n'y pensaient plus pour l'instant, ils se concentraient sur les pieds de leur mère, plus tard Léo fit de beaux dessins de ces pieds, mais il ne les montra pas à sa mère, il craignait qu'elle ne les reconnaisse et que, de fil en aiguille, elle ne découvre où et quand ils avaient été si bien observés.

Ils n'avaient pas oublié leur acte bizarre, ils ne l'oublieraient jamais, l'acte bizarre irait se lover dans un coin de leur vie, un recoin peu fréquenté de l'espace privé, immatériel, où ils avaient leurs habitudes, irait se lover à la manière du bas, avec son odeur indéfinissable, son odeur marron dirait Léo, et sa texture légère, soyeuse, mais de forme couleuvrine cependant, et trop souple. "Vous avez avalé une couleuvre, en somme", leur a dit le pédopsychiatre français chez qui ils se rendaient de temps à autre, quand leur mère y pensait. Encore une bizarrerie de leur vie, avais-je pensé, cette façon d'aller chez le psychiatre comme on va se faire faire ses vaccins. Je ne me doutais guère qu'on m'en enverrait consulter un, moi aussi, ce serait beaucoup plus tard, à Paris cette fois, après l'histoire funeste avec Anne. Ils ne connaissaient pas le mot "couleuvre", l'ont rejeté aussitôt. Je les imagine haussant les épaules, et le psychiatre attendant, guettant, mais rien. Ils haussaient les épaules en énonçant pour moi la phrase du subtil docteur "vous avez

avalé une couleuvre" et, en fin de compte, c'est moi que la couleuvre a frappé, moi qui ai reçu la couleuvre en pleine figure, qui l'ai avalée malgré ma volonté, et je suis encore à la remâcher.

Ce qui a repoussé l'acte bizarre dans cette remise secrète de leur vie, c'est ce qu'était en train de dire madame Van Broeker-Desfontaines tout en promenant ses pieds de long en large sur la moquette ivoire, téléphone en main et en grande forme oratoire après sa petite sieste dans le vaste lit royal californien. Leur mère s'occupait de plusieurs œuvres de bienfaisance qui l'avaient élue pour siéger à leur board, c'est-à-dire à leur conseil d'administration, où elle était diversement chairman ou vice-chairman ou assistante vice-chairman, et bien sûr je les avais interrompus, parce qu'on m'avait appris au collège que *man* devrait se dire *woman* lorsque la fonction en question est occupée par une femme. "Woman si tu veux, ont-ils dit, on s'en fout."

Peut-être essayais-je toujours de les prendre en défaut, de surprendre la faille d'un mensonge, même tout petit, mais qui prouverait que tout le reste était faux, leur histoire, la mienne, celle d'Anne, et tout le reste, et alors je pourrais enfin dormir un bon coup, reprendre mes études, puis m'en aller nager dans le monde aux eaux troubles mais avec mes nageoires à moi.

Il s'agissait du bal des Berceaux, "le bal des Berceaux, s'indignait madame Van Broeker, un événement international, on ne peut pas faire n'importe quoi, quand même", et d'une célébrité que l'interlocutrice à l'autre bout du fil avait sollicitée pour donner du lustre à l'événement, "mais on ne sollicite pas n'importe qui pour le bal des Berceaux !" s'exclamait madame Van Broeker, à juste titre semble-t-il, car cette célébrité, une actrice

française, demandait une somme plus conséquente que ce qu'on espérait obtenir de recettes, "incroyable pour le bal des Berceaux, c'est une œuvre de charité, elle devrait le comprendre, non !"

Ainsi pérorait la voix de leur mère tandis que ses pieds se déplaçaient avec la régularité d'un métronome autour des trois côtés accessibles du lit californien. Sa voix était indignée en surface mais joyeuse dans le fond, cela faisait comme une risée soulevant des vaguelettes à la surface d'un lac, et sur le lac allaient tous ces petits berceaux, dans lesquels maintenant ils se blottissaient, Léo et Camille, bercés et apaisés, voguant sur la voix de leur mère dans ces berceaux inconsistants comme des nuages mais hypnotiques de la même façon, et tant qu'ils étaient dans ce bal-là, ils se sentaient bien, bal de berceaux fantômes, cela leur convenait, ils étaient tout oreilles et à moitié endormis, petits guetteurs des mondes en apesanteur.

Sales mômes, oui, tricheurs et espionneurs, est-ce que je serais resté, moi, sous le lit de ma mère, sans déguerpir, tout le temps que durent ses conversations avec ses copines, à me tapir comme un cafard sur la moquette, mais bien sûr chez nous, la moquette est un lino ("pas vrai, ont-ils dit, c'est pas du lino chez toi", et j'ai dit "d'accord, c'est de la moquette, mais elle a pas dix centimètres d'épaisseur comme chez vous", "mais, ont-ils dit, t'as pas vu chez nous puisque c'était à New York", "j'ai pas vu, ai-je rétorqué, mais c'est ce que vous avez dit", "pas vrai on n'a jamais dit ça", ont-ils crié, et cette fois ils étaient indignés, parce qu'il était question de chiffres et les chiffres sont leur propriété privée, personne ne peut alléguer un chiffre sans leur consentement, "bon, ai-je dit, quelle épaisseur alors ?") et cela pouvait continuer comme cela jusqu'à ce que nous abandonnions, par pure lassitude.

Nous fabriquions de sacrées tresses avec les mots, une phrase par-dessus une phrase par-dessous, affirmation, dénégation, dénégation, affirmation, chacune toujours un peu plus outrée pour que l'adversaire puisse faire repartir l'ouvrage, une tresse de phrases pour bien ficeler ensemble Raphaël et ses merveilleux jumeaux.

"Adversaire", ai-je dit, et je suis sûr que vous le noterez aussitôt dans votre petit carnet, monsieur mon psy à moi, car des adversaires qui se fabriquent à tout moment une tresse de mots pour s'encorder, c'est de l'amour, non, sinon pourquoi s'encorder, vous me demanderez. Parce qu'au-dessous il y a le vide, voilà ce que je vous dirai. Content, monsieur ? Et ma mère à moi ne parle pas de bal des Berceaux et ses paroles n'ont rien de léger, ses paroles sont de bons gros cailloux qui ne flottent ni ne voguent. Si on veut. Si on veut, dit monsieur mon psy, est-ce que vous n'en faites pas trop, Raphaël ?

Madame Van Broeker avait raccroché le téléphone et maintenant ils avaient envie de partir. Le cache-cache, le bas, les pieds, l'acte bizarre, cela suffisait pour la journée, ils sentaient venir de profonds bâillements, ils n'étaient que des enfants après tout, et enfin leur mère s'est éloignée, vers la salle de bains ou la cuisine, c'était égal, l'une comme l'autre se trouvaient au détour d'un couloir dans ce vaste appartement, la fuite leur était possible, ils ont glissé comme des elfes à travers le hall d'entrée jusqu'à leur chambre. Fin de l'histoire pour la journée et d'ailleurs pour plusieurs années.

"Tu raconteras bien tout", ont-ils dit. C'était plus tard, quand ils se sont mis en tête de me faire prendre des notes sur leur vie, parce qu'ils étaient sûrs de mourir bientôt. Et je leur disais "comment je vais faire, je suis jamais allé à New York, j'ai pas de détails, il faut que vous me disiez les choses", j'étais

énervé, et eux riaient. “On te demande pas de faire des enluminures sur un livre d’heures, juste raconte comme on t’a dit”, et puis Léo a proposé de me faire des dessins, le lendemain j’avais un dessin de la chambre avec le bas lové sur le côté du lit, le bas ressemblait à un serpent. Mais cela ne m’aidait guère. “Pourquoi vous croyez que vous allez mourir bientôt ?” leur ai-je demandé. Réponse : “Parce que.” “Et pourquoi ça serait moi qui devrais prendre des notes ?” Réponse : “Tu sais bien.” Et leur regard, alors.

Ils étaient fuyants, Léo et Camille, ils étaient comme des chevreuils dans les bois, inapprochables finalement, prêts à détaler avec cette grâce qu’ils avaient, me laissant tout seul avec mes questionnements balourds, drôles de copains en fin de compte, mais c’était ainsi, à prendre ou à laisser, et j’ai pris, bien sûr.

J’ai “pris” dès ce premier jour où nous nous sommes rencontrés, l’année de leurs six ans, qui était l’année de mes neuf ans. La maîtresse de ma classe, malade ou en stage, était absente pour quelques jours et le directeur avait décidé de ventiler ses élèves dans les autres classes.

Ce mot “ventiler” m’a fait une impression désastreuse. Les mots nouveaux en général me titillaient agréablement, ils s’absorbaient avec facilité, dans la foulée de tout ce qui s’apprend quand on a neuf ans, mais celui-là m’a fait peur. Je ne voulais pas être arraché à ma classe habituelle, à la maîtresse que je connaissais et aimais, j’ai pressenti une bourrasque qui allait fondre sur l’école, dans laquelle je ne trouverais plus mon souffle. Le mot avait partie liée avec le vent et la respiration, et dans le fond c’est bien ce qui était en jeu.

Je me suis retrouvé avec les petits, assez morfondu d’abord et récalcitrant, mais le directeur m’a

pris à part et m'a expliqué qu'il m'avait choisi pour cette classe parce qu'il avait en vue une mission particulière pour moi, qu'il lui fallait un "grand de confiance". Nous étions sept "ventilés" dans cette classe, les six autres faisaient-ils aussi partie de la mission ? J'ai passé la première matinée à m'interroger là-dessus, fallait-il le leur demander ? A trois heures de l'après-midi, je n'en pouvais plus de cette tension lorsqu'un pas s'est fait entendre dans le couloir, celui du directeur. Notre nouvelle maîtresse, celle des petits donc, a tressailli. Toutes les têtes se sont levées, elle s'est dirigée vers la porte, il y a eu un petit conciliabule, le silence dans la classe était total. Nous avions perçu une présence.

Je veux dire qu'avec la maîtresse, à moitié encore dans la classe, et le directeur, invisible dans le couloir mais dont nous entendions la voix sinon les paroles, il y avait quelqu'un d'autre. Quelqu'un que nous ne pouvions voir, mais qui était là, et qui était la cause de cette perturbation à la porte de notre classe. Nous connaissions très bien les rythmes et protocoles qui régissaient la vie de notre école, il y avait là du nouveau : il y avait un étranger.

Lorsque le directeur s'est enfin éloigné, que la porte s'est refermée et que la maîtresse est revenue à son bureau, je me suis aperçu que j'avais retenu mon souffle depuis un bon moment, j'étais au bord de l'étouffement, car j'ai soudain dû prendre une inspiration profonde, si profonde qu'elle s'est entendue dans toute la classe et que tout le monde s'est retourné vers moi, la maîtresse, les élèves, et ceux qu'elle tenait encore par la main, chacun d'un côté, les étrangers.

Ils étaient deux, et nous n'avons pas su tout de suite si c'était deux garçons ou deux filles, ou un garçon et une fille. Plus personne ne s'occupait de

moi, le spectacle nouveau qui se présentait retenait l'attention de tous, seuls eux gardaient les yeux dans ma direction, fixes, sérieux. "Est-ce qu'on peut se noyer dans l'air ?" m'ont-ils demandé plus tard, peut-être le même soir, "j'étais juste en apnée", leur ai-je dit, il fallait leur river leur clou déjà, ne pas perdre la face. Le mot "apnée" les a surpris, ils ont voulu savoir ce qu'"apnée" voulait dire, à quoi ça servait, si je pouvais leur montrer, bref ma mission était trouvée, j'avais été choisi pour être leur guide, leur ami, leur traducteur aussi, car leur français comportait beaucoup de trous. Inutile d'aller chercher auprès du directeur les renseignements qu'il n'avait pas eu le temps de me communiquer dans la cour, j'avais trouvé tout seul et je n'en étais pas peu fier. Il était clair aussi que mes six autres condisciples de CM1 ne faisaient pas partie de la mission. C'était moi et moi seul.

"Je vous présente Léo et Camille Van Broeker-Desfontaines", disait notre maîtresse avec une solennité inhabituelle et qui lui allait aussi mal que des talons aiguilles à une vache, ai-je tenté d'expliquer plus tard à mon copain Paul. Elle a rougi, s'est reprise et a lancé très vite : "Voici Léo et Camille, ils vont rester jusqu'à la fin de l'année avec nous, je vous demande de les aider à s'adapter à leur nouvelle vie ici.

— C'est qui, le garçon ?" a crié l'un des petits, Claude Blanquart, je ne risque pas d'oublier son nom, et la classe a commencé à s'agiter et s'esclaffer.

La maîtresse a eu l'air perplexe, elle ne savait pas répondre, son air faisait peine à voir, j'ai vu passer une légère commisération sur le visage des nouveaux et j'en ai été estomaqué. En cet instant où toute la classe se moquait d'eux, ils trouvaient le moyen de considérer le visage de la maîtresse

et d'éprouver de la peine pour elle, pour la situation délicate dans laquelle elle se trouvait et dont ils étaient la cause. Ils devaient être très forts, ces deux-là, dès cet instant j'ai été subjugué, lié à eux, prisonnier d'eux.

"C'est qui, le garçon ?" claironnait Claude Blanquart, et les nouveaux, plantés droit devant la classe, tandis que le vacarme roulait vers eux, enflait, allait les engloutir, restaient dans une attente tranquille, complètement immobiles, comme des gens auxquels leurs serviteurs n'ont jamais manqué, ai-je pensé ou peut-être est-ce à l'instant que je me fais cette réflexion, en me remémorant cette scène.

Ils étaient très grands, pour des enfants de six ans, ai-je eu le temps de constater, j'étais en apnée de nouveau, fasciné par le drame qui se jouait. Je ne sais ce qu'il a lu sur mon visage, mais l'un des deux soudain a fait un pas en avant et d'une voix très claire, parfaitement posée, a dit : "Je suis Léo. Elle, c'est Camille." Cet aplomb, en soi, était déjà remarquable, mais ce qui nous a estourbis, je crois, c'est la suite. Car l'autre étranger, la fille donc, s'est avancé à son tour et a dit : "Je suis Camille. Lui, c'est Léo. Nous sommes jumeaux." Ensuite ils sont venus tout droit vers moi (et il fallait parcourir toute l'allée, puisque nous, les "ventilés", avions été installés au fond de la classe), m'ont chacun tendu la main, "bonjour, comment tu t'appelles ?" avec un accent très léger, qui enrobait leurs mots comme d'un nuage de sucre. Dans le silence stupéfait tombé sur la classe, je me suis entendu balbutier mon nom, "Raphaël", "on a rien compris, m'ont-ils dit plus tard, ou quelque chose comme Rafou" et lorsqu'ils voulaient se moquer de moi, ils m'appelaient Rafou, avec toutes sortes de variantes, je pourrais en remplir une pleine page, cela me ferait arriver plus vite à la centième, n'est-ce

pas Natacha ? Ensuite je ne sais plus, la maîtresse a dû reprendre les choses en main, la dame de service et le jardinier sont arrivés avec des tables, puis ç'a été l'heure de la sortie, les nouveaux n'étaient déjà plus si nouveaux.

"On se rappelle pas tout ça", ont-ils dit, quand déjà, il y a trois ans, cinq ans ? A Paris, en tout cas, chez eux dans leur studio, ou au café.

"On se rappelle pas tout ça !" Grand bien leur fasse. Ils veulent être en dehors de l'Histoire, en dehors des généalogies, ils veulent être des météorites tombés du ciel, sans planète d'attache, arrivés déjà âgés de seize ans, ils ne veulent pas être des assassins, je ne sais pas ce qu'ils veulent, ils ont bousillé ma vie.

Pendant quatre jours, ils m'ont suivi comme des anges, partout dans l'école, à la cantine, sous le préau, dans la salle de gymnastique. Ils avaient une façon de lever leur visage vers moi d'un air interrogatif, un air d'attente confiante et tranquille, qui me stupéfiait. J'avais envie de me débarrasser d'eux pour retrouver mes copains, mais je ne le pouvais pas. Je ne pouvais pas leur résister. Je pensais qu'ils étaient peut-être débiles. "Ils sont collants, ces deux nazes", m'a dit mon meilleur copain, Paul, le lendemain. Ils ont levé la tête vers moi, toujours cet air, j'ai supposé que c'était le mot "nazes" qu'ils ne comprenaient pas. "Tu leur fous la paix", ai-je dit à Paul. Et, je ne sais comment, nous nous sommes retrouvés à nous trifouiller au sol, Paul et moi, comme s'il y avait eu entre nous une longue haine, mais ce ne pouvait être de la haine, nous n'avions jamais eu à subir d'émotion aussi violente que la haine ni aucune raison d'en éprouver, nous étions des garçons lents et placides, pas très éveillés, en accord avec notre monde, c'était plutôt un pressentiment de

toutes les douleurs et complications de la vie, de la fin prochaine de notre enfance, le pressentiment d'une chose confuse, énorme, qui rôdait très loin de nos neuf ans, mais qui avait trouvé de façon mystérieuse un vecteur favorable pour s'approcher.

Léo et Camille s'étaient reculés, ils nous regardaient sans rien dire, l'air plus angéliques que jamais, pas du tout apeurés, simplement, comment dire, intéressés et détachés. Ils me volaient ma victoire. J'aurais voulu qu'ils aient l'air terrifiés, et qu'ils s'accrochent à moi, après la bagarre. J'aurais voulu être leur champion. Du moins c'est ainsi que dans un temps qui semblait déjà lointain, révolu et qui n'était que la veille, j'avais peut-être imaginé un "grand" défendant deux petits. Je me suis senti ridicule et balourd.

En classe, ils étaient extraordinairement sages. Ils avaient l'air d'écouter, mais je savais, je sentais qu'ils n'écoutaient rien qu'eux-mêmes, et j'aurais voulu entendre ce qui passait entre eux, un flux de sensations très fines, de paroles aériennes, de miroitements secrets se réfléchissant de l'un à l'autre. Je les aidais, me penchant sur la droite puis sur la gauche, puisqu'on les avait placés de part et d'autre de ma table, je les aidais à trouver le cahier ou le livre qu'il fallait, à faire leurs lignes, à entourer les mots.

Cela a duré quatre jours. Paul ne m'a plus regardé pendant ces quatre jours, ensuite notre maîtresse est revenue, j'ai réintégré ma classe habituelle, c'était un soulagement, je n'étais plus un garçon "ventilé", j'étais un garçon normal. J'en avais par-dessus la tête de Léo et Camille. Paul ne m'a pas reparlé d'eux, on est redevenus copains comme avant.

Et puis il y a eu cette histoire avec Claude Blanquart. J'avais bien remarqué qu'il leur tournait

autour dans la cour, c'était un garçon vindicatif, obsessionnel, je dis cela maintenant pour expliquer mon sentiment d'alors, à l'époque je disais que c'était un petit con.

Plusieurs jours il leur a tourné autour dans la cour. Moi, je ne voulais pas regarder Léo et Camille, ils n'étaient plus mon affaire, ma mission n'avait été que de faciliter leurs premiers pas dans l'école. Si mission il y avait eu. Je n'en étais plus très sûr. Dès que je voulais y réfléchir, je sentais s'annoncer sous ma peau comme une fièvre, une honte qui me brûlerait. Personne, peut-être, ne m'avait confié de mission et le directeur n'avait peut-être pas même prononcé ce mot devant moi. Cela voulait dire que je m'étais laissé subjuguer par deux petits mômes, et subjuguer si fort que j'en étais venu à imaginer rétrospectivement une scène avec le directeur, qui n'avait jamais existé. C'était intolérable, ça l'est encore, je crois. Comparé à ce qui devait suivre, cela paraît insignifiant. Mais il s'avère que non, la petite honte d'enfance brûle toujours, à côté de la grande conflagration des hontes ultérieures.

Et en ce cas, s'il n'y avait pas eu mission, cela voulait dire que c'était eux, Léo ou Camille (ou les deux), qui m'avaient repéré, choisi, moi d'entre les sept grands. Et ce, non pas par sympathie, pour faire de moi leur ami, mais pour se sortir du mauvais pas où les avait mis la question de Claude Blanquart "qui c'est, le garçon ?" et ensuite obtenir de moi aide et protection. Cela voulait dire que sur mon visage ils avaient détecté un signe, faille ou faiblesse, évidente aussitôt à leurs yeux d'étrangers… Mais peut-être était-ce déjà encore plus retors. Et le petit Blanquart ne pouvait imaginer où s'en allaient résonner les échos de sa méchante question.

Je ne m'intéressais plus à Léo et Camille, mais il était difficile de ne pas les voir. D'abord parce qu'ils étaient toujours par deux, ensemble c'est-à-dire, ensuite parce que partout où ils passaient dans la cour, il se produisait un ralentissement d'activité, une sorte d'onde lénifiante. Ils approchaient facilement les autres, se joignaient sans difficulté apparente aux groupes, mouvants ou déjà constitués, mais leur présence amenait invariablement une accalmie. C'est qu'ils faisaient "la conversation", Léo et Camille, et s'il y avait bien une chose que nous ne savions faire, que nous n'aurions jamais eu l'idée de faire, c'était la conversation. Nous étions des gamins mal dégrossis, rétifs à toute forme de civilité qui aurait pu sembler copiée sur celle des adultes. Les autres, intimidés ou surpris par leur élocution soignée, leur expression élaborée et leur léger accent, répondaient poliment, d'abord, et c'est ce qui formait dans la cour ce ralentissement ponctuel que je percevais au sein du mouvement brownien. Je devinais leur présence à la périphérie de ma vision ou même dans mon dos et, à quelques pas, les suivant comme un chien de chasse, Claude Blanquart.

Et un jour, ils sont venus vers moi, passant délibérément dans la partie de la cour que se réservaient les grands, je n'en revenais pas de leur audace, mon cœur battait un peu, peut-être avais-je attendu qu'ils me cherchent, je l'avais attendu en effet, et voici qu'ils me cherchaient. "On voudrait que tu viennes", ont-ils dit. Léo ou elle, ou les deux. "Où ? – Au labyrinthe. – Quand ? – A la sonnerie. – Laquelle ? – Celle de la sortie." Sur l'invisible ligne médiane de la cour, Claude Blanquart s'était arrêté. Il faisait semblant de regarder ailleurs, mais toute son attention était concentrée vers nous. Je la sentais aussi sûrement que s'il y avait eu un

arc dans ses mains, sa flèche pointée dans notre direction. Léo et Camille étaient déjà repartis. “Tu vas y aller ?” a dit Paul. J’ai haussé les épaules. Léo et Camille, ces deux marmots, n’étaient pas un sujet entre nous.

A la sonnerie de fin d’après-midi, je me suis dirigé vers le taillis.

Les arbustes qui le composaient avaient à l’origine poussé d’eux-mêmes à côté du mur. Le jardinier s’y était attaché, les avait taillés de telle sorte que l’intérieur faisait comme un petit labyrinthe où, en se courbant un peu, on devenait invisible de tous côtés. Là se trouvait notre cour des Miracles, notre marché noir, notre bourse aux trafics. Fréquenter le labyrinthe, c’était s’afficher aux marges troubles de notre société. Léo et Camille étaient déjà là, et Claude Blanquart aussi, un peu pâle.

“Qu’est-ce qu’il y a ?” ai-je jeté aux jumeaux. “Rien, on veut juste que tu regardes”, ont-ils dit. “Et lui, qu’est-ce qu’il fait là ?” ai-je continué. “J’ai rien demandé”, s’est aussitôt récrié Blanquart. Léo et Camille étaient en train d’enlever leur sweat-shirt, ils se sont baissés et ont retiré leurs chaussures, puis ils ont descendu leur pantalon et leur slip du même coup. Ils sont restés nus un moment, parfaitement immobiles, un instant plus tard ils étaient déjà rhabillés, j’avais encore sur la rétine leurs deux corps, si blancs contre le feuillage sombre. Deux petites ablettes minces sur l’herbe. Quand j’ai lâché “vous êtes tarés !”, ils étaient déjà partis et je ne m’adressais plus qu’à Claude Blanquart. “C’est pas moi, c’est pas moi”, balbutiait le petit morveux. “La ferme, ou je te fous à poil aussi.” Je l’aurais battu tant j’étais hors de moi. Il marmonnait : “T’avais qu’à pas venir !” Je sentais dans sa voix qu’il aurait voulu me mettre de son côté. On entendait un ballon là-bas dans la cour,

non plus les tirs au but d'une partie de foot contre le marronnier, avec les intervalles caractéristiques de silence et d'explosions, mais un tap tap régulier contre le sol : Paul m'attendait.

"Ecoute-moi, Blanquart, je vais sortir le premier, t'attendras que je joue avec Paul et tu sortiras après. T'as bien compris, je veux pas qu'on te voie avec moi." Il a pris ma tirade comme une façon de faire la paix, ce qu'elle était d'une certaine façon, il s'est assis par terre et je suis sorti du taillis.

Léo et Camille n'étaient plus à la grille, où s'attardaient encore quelques parents. "Alors ?" m'a dit Paul. "Des conneries", ai-je marmonné, il a hoché la tête, façon de dire "je m'en bats l'œil", et nous sommes partis en silence, cartable sur le dos, Paul tapant du ballon et moi m'éraillant la main sur les murets.

Claude Blanquart est parti dans les Vosges dans un lycée sport-études à la fin du collège. Je suis tombé sur lui trois ans plus tard, pendant les vacances. C'était au Cannibale, un café de Bourgneuf (notre ville) qui ferme tard et qui fait boîte le soir. Nous ne nous étions plus parlé depuis l'épisode de la soirée et je l'avais oublié, mais bien sûr jamais vraiment oublié. J'étais assis avec Paul à une table devant une bière et soudain une sensation ancienne m'est revenue : une fièvre sous la peau, la vision fugitive d'un arc avec une flèche tendue vers moi. Mon regard était posé sur un type, debout à côté de la scène, de l'autre côté de la salle. "C'est Claude Blanquart", m'a dit Paul. Mais une fille tournait autour de nous, ce devait être Elodie, il s'est éloigné avec elle. Quand je me suis retourné vers Blanquart, il venait déjà vers moi. "Ça va ?" avons-nous dit en même temps.